

NATACHA AMBROSCH

J'ai aimé
trois hommes



© Natacha Ambrosch – 2019

Tous droits réservés.

ISBN (livre) : 978-2-37692-154-7

ISBN (eBooks) : 978-2-37692-155-4

Corrections : Libres d'écrire

Édition papier et numérique : Libres d'écrire

Couverture : Libres d'écrire

Illustration de couverture : Shutterstock

Libres d'écrire est un label de IS Edition, Marseille.

www.libresdecire.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NATACHA AMBROSCH

*J'ai aimé
trois hommes*

🔥 libres d'écrire

PRÉFACE

Je ne suis pas un écrivain professionnel, alors je demande un peu d'indulgence... Je suis autodidacte en la matière.

En prenant la décision, les risques et le courage d'écrire ce livre moi-même, et en français, le tableau de ma vie se présente dans mon esprit et dans ma mémoire avec un incroyable enchaînement de détails de mon passé. Ça coule de source, peut-être un peu en désordre... Les images de ma terre natale lointaine, les événements anciens et l'hypothèse d'un avenir imprévisible forment la matière de ma rêverie. La nécessité d'agir me presse à écrire ce livre, car le temps passe trop vite !

Je me pose la question : est-ce que ma tumultueuse vie d'inconnue intéressera quelqu'un ? Mais j'ai quelque chose à raconter... Et ça n'est pas une imagination, c'est du vécu, qui peut parfois paraître comme une fiction. J'ai rassemblé minutieusement mes souvenirs dans ma tête en faisant revivre tout mon passé qui retrace mon destin.

Je remercie mon mari, Franz, de m'avoir encouragée et apporté une aide précieuse dans cette aventure.

Je remercie aussi mon fils, Robert, qui m'a initiée à la nouvelle technologie grâce à laquelle j'ai pu réaliser ce projet.

MA JEUNESSE

Juillet 1961. Ukraine subcarpatique, ville de Oujgorod.

Le début de la journée était maussade, je devais aller chercher de l'argent au bureau de comptabilité du théâtre, car je devais partir en déplacement le lendemain. Il pleuvait, alors j'attendais sous un porche que ça cesse, puis j'ai décidé de courir, car il n'y avait qu'une place à traverser. D'un coup, j'entendis quelqu'un qui m'appelait par mon prénom. J'en ai été très étonnée, car je n'étais dans cette ville que depuis deux mois, je ne connaissais personne. Au théâtre, j'étais nouvelle, presque personne ne connaissait mon nom ou mon prénom. Je me suis retournée pour voir qui ça pouvait être. J'ai vu un homme que je ne connaissais pas, visiblement un étranger. Déconcertée, je lui ai posé la question :

- Monsieur, vous me connaissez ?
- Non, répondit-il. Vous vous appelez Natacha ?
- Oui.

– Je vous ai appelée par le premier prénom russe qui m'est venu à l'esprit, expliqua-t-il. Je cherchais l'occasion de vous aborder, car il y a déjà un moment que je vous ai remarquée.

Tous les jours, on traversait la place pour aller d'une salle de répétition à une autre, c'était sûrement à ce moment-là qu'il m'avait vue ; l'une d'elles se trouvait juste en face de l'hôtel où logeaient tous les sportifs qui participaient aux compétitions d'auto moto-cross inter-républicaines. Pendant la pause, on ouvrait les fenêtres et on s'observait mutuellement. C'est là aussi qu'il avait pu me remarquer – ce qu'il m'a confirmé plus tard.

– Monsieur, je n'ai pas le temps de discuter, il pleut. Au revoir...

Pensant que c'était un baratineur, j'ai repris ma course.

Après avoir encaissé l'argent, dehors, il pleuvait toujours, alors j'ai décidé d'aller dans la salle et de regarder la répétition des danseurs hongrois qui étaient invités chez nous dans le cadre d'un échange culturel. Lorsque je suis sortie d'un de nos lieux de travail, il ne pleuvait plus, il y avait un beau soleil qui inondait généreusement la place. Il y avait de bonnes odeurs, que dégageaient les fleurs du parc après la pluie. Ce parc était magnifique, avec beaucoup d'arbres, de fleurs... Il y avait des bancs pour s'asseoir tout au long de la rivière qui le bordait.

En sortant du théâtre... Surprise ! Le monsieur qui m'avait abordée était toujours là. Je suis passée fièrement à côté de lui sans le regarder. Il m'a suivie et il m'a demandé :

– Mademoiselle, attendez, s'il vous plaît, pouvez-vous m'indiquer où se trouve la poste ?

– Suivez-moi, justement, je vais à la poste.

Je devais envoyer un télégramme à mon père pour son anniversaire. Après avoir écrit mon télégramme, je suis passée au guichet pour payer. Pendant que je cherchais l'argent dans mon sac, le monsieur a payé mon télégramme. Scandalisée, j'ai voulu tout de suite lui rendre son argent ; il ne voulait pas le reprendre, et c'est en nous disputant que nous sommes sortis. C'était un étranger, il parlait à peine le russe, il disait qu'il était là pour une compétition inter-républicaine d'auto moto-cross et qu'il représentait l'Arménie.

* * * * *

J'étais dans cette ville depuis à peine deux mois. Je suis entrée par un concours de circonstances et par hasard dans une philharmonie. C'était un prestigieux ensemble folklorique ukrainien, représentatif du pays. Chanter, danser et voyager dans des pays étrangers... voilà qui était très intéressant pour moi ! Le critère de sélection était le suivant : il fallait avoir de la voix, une bonne oreille musicale, une bonne mémoire, être mince et mesurer pas moins d'un mètre soixante-cinq ; je correspondais à toutes ces exigences.

Je vivais en Ukraine subcarpatique. Cette région avait trois frontières : avec Roumanie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie.

Après mon bac, j'ai étudié pendant trois ans en IUT la technologie textile. À la fin de mes études théoriques, je devais aller récupérer un document qui m'envoyait faire deux années de stage dans une usine de textile pour faire valider mon diplôme d'ingénieur. Je devais aller chercher ce document dans une grande ville de la région qui s'appelait Oujgorod. C'est une très belle ville traversée par la rivière Ouj (d'où le nom de la ville), qui se trouvait à la frontière tchécoslovaque.

La ville est très européenne, car jusqu'en 1947, elle faisait partie du territoire austro-hongrois. Personnellement, j'habitais avec ma mère à trois cents kilomètres de là, près de la frontière roumaine, dans une petite ville qui s'appelait Rakiv.

Je suis arrivée à Oujgorod en autobus, le matin de bonne heure. J'ai trouvé l'adresse de ce bureau, qui était encore fermé. Pour passer le temps, je me suis promenée dans la ville. En passant à côté d'un bâtiment, j'ai entendu de la musique et du chant, ça a éveillé ma curiosité. Du trottoir, j'ai poussé une lourde porte sous un porche ; de là, je voyais un grand escalier au fond de la cour, la musique venait de là-bas. Encore poussée par ma curiosité, j'ai traversé la cour, j'ai monté l'escalier et j'ai poussé timidement la porte. J'ai vu plusieurs personnes, hommes et femmes, à qui j'ai demandé : « Qu'est-ce qui se passe ici ? ».

On m'a répondu que c'était un concours d'entrée dans l'ensemble folklorique national...

- Je peux y participer ? demandai-je.
- Vous êtes recommandée par le conservatoire, une école de musique ou un collectif d'amateurs ?
- Rien de tout ça, dis-je. C'est par simple curiosité.

Ils se sont mis à rire, et ils m'ont dit que dans ces conditions, je ne pouvais pas participer. J'allais partir. À ce moment, l'un des membres du jury sortait pour fumer. Au culot, je lui ai posé la même question, en ajoutant que je n'avais aucune recommandation de qui que ce soit. Il m'a regardée et m'a dit de m'asseoir et d'attendre la fin de l'audition de tous les inscrits, et que si le jury avait le temps, il m'écouterait. Je me suis assise et ai attendu le temps que tout le monde passe. Tout le monde est passé, mais personne ne

m'appelait, alors j'ai frappé timidement et ouvert la porte. J'ai vu le monsieur qui m'avait dit de m'asseoir et d'attendre. Ils étaient en train de délibérer. Il m'avait oubliée. En me voyant, il m'a fait signe d'entrer.

Il a proposé aux membres du jury de m'écouter. Ils m'ont regardée et dit de montrer ce que je savais faire. Ils m'ont demandé :

« Où sont vos partitions de musique ? »

J'ai répondu que je n'en avais pas, car j'étais là par pur hasard...

Ils se sont consultés et m'ont demandé de leur montrer ce que je savais faire... et chanter quelque chose... ce que je voulais. Je me suis mise à chanter une très belle romance russe. Dans mon for intérieur, j'ai senti que je chantais très bien, car j'aimais beaucoup cette romance, mais les jurés avaient des têtes sévères... Je ne comprenais pas ce qui n'allait pas.

« Mademoiselle ! Vous voulez entrer dans un ensemble folklorique national ukrainien et vous chantez une chanson en russe qui est interdite ! »

J'étais pétrifiée, je ne savais pas que la romance était interdite...

« Savez-vous chanter quelque chose en ukrainien ? »

J'ai choisi dans ma tête un poème ukrainien mis en musique. En chantant, mon subconscient priait Dieu pour qu'on m'arrête à la fin du deuxième couplet, car je ne savais pas la suite... Et j'ai été exaucée ! Quel soulagement ! Cette fois, le jury souriait... En se regardant les uns les autres, ils faisaient des signes de tête affirmatifs... Ils m'ont félicitée en me disant que j'avais une belle voix grave de mezzo-soprano-contralto. Ils m'ont demandé si j'avais déjà travaillé ma voix. J'ai dit que non, mais que j'aimais chanter et que je participais souvent à des collectifs amateurs... Ils ont testé la

tessiture de ma voix au piano... Et le rythme... J'étais tellement tendue que j'ai craqué et me suis mise à pleurer. Ils m'ont dit :

– Bien ! On vous prend, pas parce que vous pleurez, mais parce que nous pensons faire quelque chose bien de vous... Votre voix a besoin d'être travaillée... et ça vaut la peine. Quel âge avez-vous ?

– Bientôt vingt ans.

– L'année prochaine, on vous envoie au conservatoire. En attendant, vous allez au bureau faire le nécessaire pour votre embauche... et vous pouvez commencer dès demain.

J'étais désespérée, je me demandais si je ne rêvais pas ! Je ne m'attendais pas du tout à ça, en même temps, j'étais très heureuse... Incroyable, mais vrai.

Au bureau, on m'a demandé si j'avais besoin d'être logée, on m'a dit que j'allais toucher neuf cents roubles par mois – ma mère, directrice de l'école, percevait cinq cents roubles par mois... On m'a donné un document que je devais dès à présent déposer à la mairie de la ville, pour avoir le droit d'y résider, parce qu'à l'époque, on ne pouvait pas librement changer de ville pour y vivre... C'était une très grande chance d'être prise pour travailler dans une aussi prestigieuse maison.

Du coup, j'ai oublié pourquoi j'étais venue à Oujgorod. Au lieu d'aller chercher le document qui m'aurait envoyée faire le stage, j'ai couru prendre le bus de retour chez moi pour chercher mes affaires et annoncer à ma mère que j'avais trouvé un travail. Et quel travail !

En rentrant chez moi, tout excitée, j'ai annoncé à ma mère cette grande nouvelle. Elle était stupéfaite. Pour elle, c'était impensable que je n'aie pas fait le stage et fini mes études. Je lui ai répondu que ma décision était prise, et que je n'irais pas faire le stage.

J'étais venue prendre mes affaires... et le lendemain matin, de bonne heure, je repartais à Oujgorod, où je devais commencer à travailler le jour suivant. J'ai préparé ma maigre valise, pris mes documents... Je n'ai pas dormi de la nuit, de peur de rater le bus. Le matin de très bonne heure, je suis partie... À huit heures du matin, avec ma valise, j'étais devant la porte du théâtre. On ouvrait le théâtre et la salle de répétition à neuf heures.

Je suis rentrée dans la salle avec ma valise, tout le monde me regardait et se demandait qui je pouvais bien être. Quand le chef de chœur est arrivé, il m'a présentée... comme une nouvelle recrue. Il a appelé un responsable qui m'a conduit à la chambre qui était prévue pour moi, en cohabitation avec trois autres chanteuses.

On préparait un concert pour le 20^e congrès du parti communiste à Moscou... pour le mois d'octobre. Il fallait que je travaille d'arrache-pied pour tout apprendre, et vite.

En même temps, on travaillait un autre programme pour aller au Canada six mois plus tard.

Une chance inimaginable pour moi ! Au fond de moi, une inavouable pensée traversait mon esprit : une fois au Canada... *je ne reviendrai pas*. Plus tard, quand j'ai avoué à ma mère mes pensées, les cheveux se sont dressés sur sa tête : comment avais-je pu nourrir de telles idées ? Malgré tous les malheurs qu'elle a vécus, provoqués par le communisme, elle était convaincue par cette doctrine. Elle m'a élevée dans cet esprit, mais moi, je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours eu des doutes... Je lisais beaucoup, en cherchant en cachette la littérature étrangère dans les bibliothèques où elle se trouvait encore. Les Soviétiques n'avaient pas encore eu le temps de tout liquider.

* * * * *

En sortant de la poste avec le monsieur qui avait payé mon télégramme, il s'est présenté :

« Je m'appelle Jacques, je suis français. »

Choc ! Pour moi, c'était un extraterrestre. Il m'a invitée à aller au cinéma, à la séance de l'après-midi. Avec la peur au ventre, poussée par la curiosité, j'ai accepté. La discipline du théâtre était sévère, pas de fréquentations hasardeuses, la réputation du théâtre en dépendait ! On n'a pas beaucoup parlé. Le film était très rigolo, j'ai beaucoup ri... En sortant du cinéma, il m'a dit qu'il était amoureux de moi et qu'il voulait m'épouser. Stupéfaction totale ! J'ai cru qu'il était un malade mental dangereux... Je me suis mise à courir, il m'a rattrapée et m'a dit qu'il était sérieux, qu'il ne plaisantait pas... Je lui ai dit :

« Monsieur, laissez-moi tranquille, je dois rentrer vite, car demain matin, je pars en déplacement avec la troupe. »

Je devais effectivement participer à quelques spectacles dans la région, qui devaient durer quinze jours.

Il m'a annoncé qu'il avait encore huit jours de compétition, et qu'après, il m'attendrait... Je lui ai dit « D'accord », sans croire à ce qu'il disait.

Le lendemain, sur la place devant le théâtre, j'ai pris place dans un autobus. Il y avait des bus pour les chanteurs et d'autres pour les danseurs. J'étais la première. En attendant tout le monde, je regardais par la fenêtre. En face, devant la porte d'entrée de l'hôtel, Monsieur Jacques était là, allure présentable, bien habillé. Il m'a saluée avec la main. En regardant autour de moi pour m'assurer que

personne ne me verrait, je l'ai salué timidement moi aussi. Un petit coucou.

Ça devait être mon premier spectacle. Pendant tout le déplacement, j'étais stressée, j'apprenais les textes... Les costumes qu'ils m'avaient donnés ne me plaisaient pas... On se moquait de moi en disant que pour une artiste professionnelle comme moi, c'était très bien. J'ai complètement oublié mon histoire avec Monsieur Jacques. Les concerts qu'on donnait dans différentes villes, pour moi, c'était magique !

En revenant de mon déplacement dans la nuit, j'étais fatiguée. En descendant du bus, j'ai vu Jacques qui s'approchait de moi. Mon Dieu ! Panique ! Pourvu que personne ne fasse attention à lui... Mais il était tellement différent ! Je lui ai dit :

- Partez, je ne peux pas vous parler...

Il m'a répondu :

- Il faut que je vous parle, car demain je pars, j'ai pris le billet d'avion pour demain matin à dix heures. Je suis content de vous voir, car je ne pouvais plus attendre. Les compétitions sont finies depuis dix jours, mon équipe est partie. Moi, je suis resté à vous attendre chez des amis. Demain matin à huit heures, je vous attendrai sur un banc au bord de la rivière.

C'était juste de l'autre côté de la place.

- Partez, monsieur, je viendrai.

J'étais très fatiguée, mais une fois dans ma chambre et dans mon lit, je n'ai pas pu dormir. J'ai pensé à Jacques en me disant qu'il semblait bien être sérieux. J'ai mis mon réveil à sept heures trente. Ce n'était même pas la peine, parce que je n'ai presque pas dormi.

Mes copines dormaient... Je me suis levée et suis sortie doucement de la chambre pour aller au bord de la rivière. Il y avait un brouillard épais, j'ai vu un homme, plutôt une silhouette, assise sur le banc. Alors que je m'approchais, il s'est levé. On s'est dit bonjour, et je me suis assise à côté de lui. Il ne parlait pas, moi non plus, et au bout d'un moment, en me demandant « *Qu'est-ce que je fais là ?* », je me suis levée pour partir. En me levant, j'ai fait tomber mon sac, qui s'est ouvert : entre autres choses, des photos de moi sont tombées par terre. Il a tout ramassé et pris une photo en me demandant :

– Est-ce que je peux la garder ?

Je lui ai dit :

– Prenez...

Il m'a demandé mon adresse, en disant qu'il allait m'écrire. Il m'a dit qu'il m'aimait, qu'il voulait m'épouser, et que dans un mois, il viendrait me chercher. Il parlait très peu (ce n'est que plus tard que j'ai compris pourquoi : il avait dans son vocabulaire très peu de mots pour tenir une conversation en russe), il a pris mes mains et les a serrées contre sa poitrine en me demandant encore une fois de réfléchir à sa demande. Je lui ai dit au revoir en lui souhaitant un bon voyage. Il n'a même pas essayé de m'embrasser.

J'ai travaillé beaucoup, pour rattraper le programme et pour être au niveau de tout le monde. J'avais une très bonne mémoire, j'apprenais vite. J'ai travaillé beaucoup avec la mémoire et à l'oreille... Avec tout ça, je n'avais pas le temps de trop penser à Jacques, d'autant plus qu'il ne m'avait pas écrit – et pour cause, il ne savait pas écrire en russe... Qui pouvait croire à cette histoire insensée ? Il allait venir me chercher dans un mois ? Pour aller où ? Je connaissais bien la géographie, car c'était une de mes matières

préférées, mais l'Arménie, en tant que pays, ne me disait pas grand-chose ; pour moi, l'Arménie, c'était le bout du monde... En mon for intérieur, je n'étais prête à aller nulle part, je n'envisageais même pas une telle éventualité, je me considérais comme très heureuse là où j'étais, avec plein de perspectives pour l'avenir...

Par une belle matinée ensoleillée de la fin du mois d'août, j'allais à la répétition au théâtre quand, en traversant la place, surprise ! Incroyable, mais vrai ! J'ai vu Jacques qui venait à ma rencontre. J'étais émue et j'ai couru vers lui... Il m'a attrapée en me soulevant dans ses bras puissants. Il a dit :

« Je vous avais dit que je viendrais dans un mois, avez-vous réfléchi ? Je suis venu vous chercher... Je suis logé chez des amis belges, venez ce soir, je vous attends, je vais vous les présenter... »

Il m'a donné l'adresse de ses amis, qui n'était pas loin du théâtre.

C'était des Belges d'origine ukrainienne, ils étaient venus en Ukraine après la guerre... Pendant les compétitions, ils avaient fait connaissance avec Jacques. C'est Jacques qui s'était approché d'eux en entendant parler français...

J'y suis allée... J'étais attendue, et Jacques m'a présentée à ses amis. L'un d'eux s'appelait Stéphane, il était le propriétaire d'un très bel appartement. C'est lui qui hébergeait Jacques. Devant eux, Jacques m'a offert une très belle et grosse bague en or, je n'en avais jamais vu de pareille auparavant, j'ai été étonnée, flattée devant un tel présent... Plus tard dans la soirée, j'ai pris Stéphane à part, et je lui ai posé la question :

« Qu'est-ce que tu penses de Jacques, est-ce que je peux avoir confiance en tout ce qu'il dit ? »

Il m'a répondu qu'il le connaissait... que c'était un homme bien... et qu'il savait qu'il avait vraiment une sérieuse intention envers moi... Entre les amis et les parents de Stéphane, ils parlaient tous en français. Avec moi, ils parlaient ukrainien... Ils me traduisaient ce que Jacques disait, et Jacques disait que sa famille avait l'intention de retourner en France... L'ambiance était très agréable, plaisante. Je ne pouvais pas rester longtemps... Je les ai remerciés poliment pour cet accueil et l'agréable soirée... Il y avait longtemps que je n'avais pas mangé un aussi bon repas. En m'excusant, j'ai pris congé de tout le monde. Je ne pouvais pas me permettre de rentrer tard, car j'étais en cohabitation avec trois autres filles.

Jacques m'a raccompagnée jusqu'à la porte d'entrée de mon immeuble. Il m'a donné un paquet en disant :

« J'espère que ça va te plaire... Natacha, tu es ma fiancée officielle maintenant. Je t'aime. »

Il m'a prise dans ses bras et il m'a embrassée. J'ai failli m'évanouir, je me suis dégagée de ses bras, toujours avec la peur que quelqu'un nous voie... J'ai couru dans la cour pour rentrer vite chez moi, et il m'a dit :

« À demain ! »

En rentrant, j'ai ouvert le paquet : dedans, il y avait un très joli pull rouge. J'avais un problème avec le rouge, ma mère ne m'a jamais rien acheté de rouge, elle-même ne portait jamais cette couleur. Elle disait que c'est une couleur néfaste, ordinaire – je me demandais si ça n'avait pas un rapport avec le drapeau rouge. Moi, j'aimais beaucoup cette couleur, mais je n'avais jamais osé acheter quelque chose en rouge. C'était entré tellement fort dans ma tête... que je ne suis pas parvenue à m'en débarrasser pendant très longtemps. J'ai essayé le pull, il était très joli, mais je l'ai vite enlevé et mis dans ma

valise, en me promettant que j'allais le mettre le lendemain pour Jacques. J'étais très flattée... car Jacques, pour moi, était un Monsieur ! Il avait onze ans de plus que moi. Il était français ! Il était de corpulence imposante, musclé et bronzé. Il inspirait la sécurité et la confiance. En plus, il était venu en voiture d'Arménie pour moi, un véritable conte de fées ! Moi, je n'avais pas encore vingt ans. Dans toute la ville, il n'y avait que quelques voitures particulières et quelques voitures officielles... et lui était venu avec la sienne ! La voiture était magnifique, couleur verte, de la marque Moskvitch.

On s'est vu chez Stéphane pendant quelques jours. Au bout de cinq jours, Jacques m'a dit :

« Maintenant, il faut que tu te décides, je suis venu te chercher. Je ne peux pas rester plus longtemps, prépare tes affaires, demain matin, je viens te chercher, on part. »

Je ne peux pas décrire le sentiment que j'ai eu à ce moment... Logiquement, c'était impensable de quitter ma situation et de partir à l'aventure... aussi séduisante qu'elle fût. Je me suis dit : *Je vais lui proposer de rester ici, puisqu'il m'aime*. Je lui ai expliqué que j'avais encore besoin de réfléchir, car la décision était trop grave et difficile à prendre... Il m'a dit que j'avais toute la nuit pour cela, et que demain matin, il viendrait me chercher à dix heures. J'ai prié toute la nuit... *Dieu ! Aidez-moi prendre une bonne décision ! Dis-moi : qu'est-ce que je dois faire ?* Je priais... *Notre Père...* Cette prière, c'est ma grand-mère maternelle qui me l'avait apprise à l'âge de cinq ans. Je ne l'ai jamais oubliée, et je prie toujours.

J'en ai discuté avec Stéphane, car je n'avais personne à qui me confier, en lui demandant conseil. Stéphane est revenu sur tout ce

qu'il avait dit auparavant à propos de Jacques. Il m'a conseillé de rester, de ne pas précipiter les choses :

« Jacques est un homme bien, je n'ai rien à dire là-dessus... mais Natacha, même s'il est venu de France, ils habitent en Arménie... Ce n'est pas sûr du tout qu'on les laisse repartir un jour en France, lui et sa famille. Réfléchis bien, tu risques de regretter amèrement et d'être coincée en Arménie. Ce n'est pas du tout la même mentalité ! Ça sera très dur de t'adapter. Ici, tu es dans ton pays, tu es jeune, tu as un bon travail... Je vais être franc avec toi, tu me plais beaucoup, mes parents t'apprécient aussi... Il faut que je me marie d'urgence, car les autorités estiment que j'ai un trop grand appartement pour moi tout seul, ils veulent mettre un couple avec un enfant en cohabitation chez moi... On se marie... tu as toujours ton travail... tu es dans ton pays... Je t'habillerai comme une poupée... (Stéphane était couturier, et avec son père, ils avaient apporté tout leur atelier de Belgique avec eux, et beaucoup de tissus. Ils habillaient pratiquement toute la ville, car dans les magasins, il n'y avait pas beaucoup de choix). Tu seras libre, tu n'habiteras plus en cohabitation, je te rendrai heureuse, je te promets, je ferai tout pour que tu m'aimes. Moi, je t'aime déjà. »

Je me sentis désorientée, un peu perdue, je ne m'attendais pas à ça. Il y avait de quoi réfléchir et il fallait réfléchir vite... Mon Dieu ! Que d'événements en si peu de temps ! Mon destin m'a mise devant une rude épreuve. Il y avait vraiment de quoi perdre la tête... Tout s'est brouillé dans ma tête, j'étais incapable de réfléchir normalement, de prendre une quelconque décision.

Le lendemain matin, comme d'habitude, je me suis préparée avec mes copines pour aller à la répétition. Elles étaient parties, moi, je suis restée à attendre dix heures, comme si quelque chose d'invisible

me retenait. J'étais dans un état second. Je suis sortie. Jacques était déjà là, il m'a demandé où étaient mes affaires... Je lui ai dit que je ne pouvais pas partir, j'avais encore besoin d'un peu de temps pour à réfléchir.

« Et puis, pourquoi se presser ? On peut rester un an fiancés... et si tu m'aimes, reste ici avec moi. »

Il m'a dit qu'il ne pouvait pas rester, car ici, il ne saurait pas quoi faire. Il a ajouté qu'il ne pouvait pas attendre un an. Sa famille faisait pression sur lui pour qu'il se marie, car il avait trente et un ans. On lui avait déjà présenté deux filles, mais il n'avait pas accepté leur choix. Il voulait trouver une femme tout seul. Il a dit :

« Mes parents sont finalement très contents que je me sois décidé à me marier, et que j'aie trouvé une fille. En venant te chercher, mes parents voulaient venir et te rencontrer, je les ai laissés au bord de la mer Noire à Sotchi, où ils nous attendent. On y restera une semaine à se reposer, et après, on partira en Arménie, à Erevan. »

Je suis restée comme absente à écouter son récit qu'il avait des difficultés à exprimer... Je n'arrivais pas à parler, le brouillard dans ma tête ne se dissipait pas. Je lui ai dit que je ne pouvais pas partir... En le regardant dans les yeux, j'ai vu qu'il était triste, il avait les larmes aux yeux, ça m'a choquée, et ça m'a fait quelque chose dans le cœur.

Mon Dieu ! Jacques pleure ! Spontanément, je l'ai pris dans mes bras et je lui ai dit :

– Oui ! Je viens avec toi.

Il m'a embrassée. Sans perdre de temps, il m'a pris par la main en disant :

– Fais voir où tu habites, viens, on va chercher tes affaires.

Machinalement, je l'ai emmené dans ma chambre. Il y avait plein d'habits, ceux de mes collègues et les miens un peu de partout, sur les lits et sur les chaises... On n'avait pas d'armoires. Jacques a commencé à prendre les habits, les mettait sur son bras en demandant :

– Est-ce que c'est à toi ?

Moi, je disais oui ou non... je ne bougeais pas, je le regardais faire. Il a pris ma valise et a mis dedans ce qui rentrait, il m'a pris par la main et on est sorti en courant dans la rue comme des voleurs. Sa voiture était stationnée pas loin. Il y a mis mes affaires, je me suis assise à côté de lui dans un état second, et il a démarré aussitôt. Une fois sortis de la ville, d'un coup, je me suis réveillée de ma torpeur :

– Stop ! Fais demi-tour, il faut que je prévienne tout le monde que je pars, ils vont me rechercher comme disparue...

Il a fait demi-tour. Je suis rentrée au théâtre, j'ai ouvert la porte de la salle de répétition, tout le monde me regardait... il était interdit d'être en retard sans une raison valable. Le chef de chœur s'est retourné et m'a dit :

« Asseyez-vous ! Après la répétition, vous viendrez dans mon bureau, on va parler de votre comportement ! »

Je n'ai pas bougé...

– Asseyez-vous ou sortez, ne dérangez pas la répétition !

– Monsieur, je suis venue vous dire au revoir, je quitte mon travail, je m'en vais.

– Vous faites une grave erreur. Je vous le dis encore une fois : asseyez-vous. Vous partez avec ce Caucasien que vous fréquentez ? Nous sommes au courant... Dans deux mois au plus tard, vous reviendrez à pied en comptant les traverses sur la voie de chemin de

fer... Je connais ces gens-là, nous sommes incompatibles avec leur mode de vie. Soyez-en sûre, on ne vous reprendra pas ! Ici, ce n'est pas un couloir de passage.

Je n'ai rien dit. Je croyais que ma tête allait exploser. Je me demandais : *Qu'est-ce que je fais ? Mes affaires sont dans la voiture... Jacques m'attend...*

« Pour la dernière fois, asseyez-vous ou sortez et fermez la porte, on travaille... Vous nous avez déjà assez dérangés. »

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES
DE LA VERSION COMPLÈTE

Préface.....	4
Remerciements.....	5
Ma jeunesse.....	6
L'Arménie.....	32
Marseille.....	64
L'opéra.....	104
Mon pays.....	113
Marguerite.....	118
Maxime.....	123
Jacques.....	127
Robert.....	133
Les adieux à Jacques.....	136
Mes amis.....	144

L'après Jacques.....	147
Maman.....	154
Nadia.....	161
La cure thermale à Dax.....	164
Franz.....	174
Maxime, suite.....	187
Robert, suite.....	195
La vie de Franz.....	199
Ce livre vous a plu ?.....	211